par Serge Noirsain

Beaucoup d'historiens qualifient la bataille de Glorieta Pass de « Gettysburg » de l'Ouest. En dépit du petit nombre d'hommes engagés dans cette bataille, son issue influença considérablement le cours du conflit. La déroute de la brigade Sibley au Nouveau-Mexique fracassait le rêve d'une Confédération qui entendait instaurer un empire esclavagiste de l'Atlantique au Pacifique et même jusqu'aux Caraïbes. L'énoncé « pur et dur » de cet objectif politique, par William Avery, scinda le vieux parti Démocrate en deux clans dont la division facilita l'émergence de Lincoln. Avery était le président de l'assemblée chargée de rédiger la plate-forme des démocrates sudistes et nordiste en vue des élections présidentielles de 1860.[1]

Dans cette optique, le président Davis autorise le brigadier général Henry H. Sibley à lever une brigade de cavalerie de plus de 3.000 hommes pour renforcer le lieutenant-colonel John R. Baylor qui venait de s'emparer de Fort Bliss et de Mesilla, au Nouveau-Mexique. L'objectif de Sibley était d'ouvrir un port confédéré sur le Pacifique après s'être emparé des stocks de vivres, d'armes et de munitions que contenaient les principaux postes ennemis du Nouveau-Mexique. Dans ce projet, l'occupation du Colorado et la saisie de l'or fédéral qui y était entreposé revêtaient une importance capitale. La découverte de filons d'or dans les montagnes du Pike's Peak, en 1859, avait déclenché une ruée à la suite de laquelle le Trésor fédéral avait ouvert un hôtel des Monnaies à Denver. On estime qu'entre 1862 et 1863 environ 3.400.000 $ d'or en poudre et en pépites y furent changés en lingots, en pièces et en billets.[2]

---

[1] A. Nevins, *The Emergence of Lincoln : Prologue to War, 1859-1861*, New York, 1950, vol IV, p. 313 ; D.L. Dummond, *The Secession Movement, 1860-1861*, New York, 1931, p. 45 ; J.C. Sitterson, *The Secession Movement in North Carolina*, Chapel Hill, 1939, p.162 ; S. Noirsain, *La Confédération sudiste : Mythes et Réalités*, Paris, 2007, pp. 12-13.

[2] W.P. Rodman, *Mining Frontier of the Far West*, Albuquerque, p. 115.

Le 14 décembre 1861, Sibley rejoint Baylor à Mesilla et au début du moins suivant, remonte le Rio Grande en direction de Fort Craig, le premier bastion d'importance dans la conquête du nord du Nouveau-Mexique. Le 21 février 1862, ivre mort, Sibley cède le commandement au colonel Tom Green qui défait la garnison du fort à Valverde. Belle et coûteuse victoire qui prive les Texans d'une forte proportion de leurs chevaux et mules. De surcroît, les restes de la garnison yankee se réfugient derrière des fortifications que seul un long siège pouvait réduire. Le temps presse, les Rebelles ne peuvent pas se payer le luxe de laisser les autres postes se réorganiser et recevoir des renforts. Le 23 mars, après une longue et lente progression dans le froid (car en altitude il gèle et les averses de neige sont fréquentes), les Texans déboulent enfin mais trop tard à Santa Fe, le chef-lieu du territoire néo-mexicain. En effet, les Fédéraux viennent de justesse de transférer à Fort Union la majeure partie du contenu de leurs dépôts. Néanmoins, par leur nombre et la qualité de leurs effectifs, les Rebelles dominent incontestablement leurs adversaires, mais jusqu'à quand ?[3]

Fort Union se dresse à environ 90 kilomètres à l'est de Santa Fe. Renforcée par les détachements qui ont fui l'avance rebelle, la garnison de ce poste a creusé des tranchées et bâti des redoutes qui n'existaient pas auparavant.[4] Un volontaire du Colorado le décrit assez précisément : *« Un simple fort de campagne de dimension modérée, dont les angles étaient protégés par des parapets en terre et quelques abattis aux points les plus exposés. Son armement - assez léger - consistait surtout en des howitzers de campagne mais avec une abondante réserve de munitions. Il y avait des quartiers à l'épreuve des boulets, qui formaient une partie des retranchements. En plus de ses magasins, le poste pouvait recevoir 500 hommes »*.[5] Il faut savoir, en effet, que les grands postes de cette région ne correspondent pas aux *stockades* (fortins entourés d'une haute palissade) tels que les montrent le cinéma et la bande dessinée.

La suite des événements ressemblait à une partie de poker. D'une part les Fédéraux de Fort Union étaient trop peu nombreux pour résister à la brigade texane et, d'autre part, les Texans ne se trouvaient pas en suffisamment bonne condition pour continuer sur leur lancée à partir de Santa Fe. Compte tenu de leur jeu respectif, lequel des deux antagonistes miserait le premier car, ensuite, il leur faudrait suivre. C'est alors que survient le *deus ex machina*, en substance une colonne d'infanterie du Colorado qui renforce Fort Union durant la nuit du 11 mars 1862. Ces rudes gaillards n'ont pas encore subi le baptême du feu, mais comptent très peu de *tenderfoots* parmi eux. Leur apparition - au demeurant opportune - n'est pas vraiment le fruit du hasard. Ayant eu maille à partir avec les groupes subversifs de son propre territoire, le gouverneur William Gilpin du Colorado n'envoya des renforts à Fort Craig que lorsque le major général David Hunter, commandant du département militaire dont il dépendait, l'enjoignit formellement de dépêcher toutes ses troupes disponibles au Nouveau-Mexique.[6]

Sous la pression du colonel Edward R.S. Canby[7], qui commandait Fort Craig et toutes les unités fédérales assignées au Nouveau-Mexique, Gilpin parvient à grand peine à lever deux compagnies de volontaires coloradoans[8] en juillet 1861. Celle du capitaine Dodd sera présente à la bataille de Valverde, le 21 février 1862. L'autre, celle du capitaine Ford, servit brièvement à Fort Garland et à Santa Fe avant de gagner Fort Union en compagnies des dernières troupes

---

[3] Pour une étude plus approfondie de la campagne de Sibley au Nouveau-Mexique, voir : M.H. Hall, *Sibley's New Mexico Campaign*, Austin, 1960 ; M.H. Hall, *The Confederate Army of New Mexico*, Austin, 1978 ; T. Noël, *A Campaign from Santa Fe to Mississippi being a History of the Old Sibley Brigade*, Shreveport, 1865 ; J.D. Thompson, *Confederate General of the West : Henry Hopkins Sibley*, Texas A & M University, 1996 ; D.S. Frazier, *Blood and Treasure : Confederate Empire in the Southwest*, Texas A & M University, 1995 ; D.E. Alberts, *Rebel on the Rio Grande*, Albuquerque, 1993 ; L.B. Finch, *Confederate Pathway to the Pacific*, Tucson, 1996 ; J.D. Thompson (édit.), *Civil War in the Southwest : Recollections of the Sibley Brigade*, Texas A & M University, 2001 ; T.S. Edrington & J. Taylor, *The Battle of Glorieta Pass*, Albuquerque, 1998.

[4] T.J. Priehs, *Fort Union, A Photo History*, Southwest Parks and Monuments Association, Tucson, Arizona, non daté.

[5] O. Hollister, *Bodly they Rode, A History of the Colorado Volunteers in New Mexico*, Lakewood, 1949, pp. 82-83.

[6] O.R. Series I, vol. IX, pp. 630, 635, 645-46

[7] Canby était le beau-frère du général Henry H. Sibley.

[8] Comme la Commission générale de Terminologie et de Néologie, à Paris, n'a pas encore statué sur la dénomination des habitants du Colorado, nous avons opté pour l'orthographe anglo-saxonne.

régulières du territoire néo-mexicain.[9] Gilpin avait organisé ces deux compagnies en hâte pour répondre aux sollicitations du colonel Canby, mais sa grande entreprise militaire, durant l'été et l'automne 1861, consista en la création d'un corps de troupes plus important : le 1er régiment d'infanterie du Colorado. Engendrées par la volonté d'aboutir à tout prix, les dix compagnies de ce régiment sont intégrées dans l'armée fédérale à la fin d'octobre 1861. Ses colonel et lieutenant-colonel sont John P. Slough et Samuel Tappan, deux personnalités locales. John M. Chivington, un pasteur méthodiste connu pour ses propos et ses méthodes musclées à l'égard des esclavagistes, accède au rang de major. Personne ne soupçonne encore que celui que l'on surnomme le « pasteur combattant » va bientôt se hisser au panthéon des « plus belles crapules de l'Ouest ».

Dans l'article qui suit, Gérard Hawkins analyse plus profondément les péripéties de l'organisation du 1er régiment d'infanterie du Colorado. En substance, le gouverneur Gilpin perdit son poste pour n'avoir pas levé son régiment selon les normes administratives en vigueur. La « politicratie » américaine ne tint nullement compte que le respect desdites règles aurait à coup sûr prolongé la formation du régiment en question et qu'il n'aurait jamais renversé la vapeur à la bataille de Glorieta Pass.

Ces renforts du Colorado portaient les effectifs de Fort Union à 1.342 hommes incluant 150 cavaliers et 85 artilleurs servant deux batteries de 4 pièces de campagne. Si la fraternisation est immédiate entre les volontaires et les professionnels, on ne peut pas en dire autant des officiers. Le major Gabriel Paul commandait Fort Union lorsque Canby le promut au rang de colonel. Par malchance pour lui, la date de promotion de Slough au même grade était antérieure à la sienne et ce dernier revendiqua donc immédiatement le contrôle de l'ensemble des troupes, réguliers et volontaires confondus.[10] Les prétentions de Slough bouleversaient les mouvements que Canby et le colonel Paul venaient de peaufiner quelques jours auparavant. Le 9 mars, soit deux jours avant de se faire déposséder de son commandement, Paul avait soumis à Canby le plan d'une contre-offensive contre les Texans : « *Le 24 mars, je quitterai Fort Union avec 1.200 hommes et quatre canons et serai à Anton Chico le 26. Si vous partez de Fort Craig le 20, nous pourrons réunir nos forces le 27 à Anton Chico où je vous attendrai si rien ne me menace. Pour tromper l'ennemi sur nos intentions, envoyez votre cavalerie et deux canons en direction de La Joya pour faire croire que vous vous préparez à attaquer ses arrières. Ceci l'obligera à se concentrer et avant qu'il ait pu regrouper ses forces et nous attaquer séparément, nous effectuerons notre jonction* ».[11]

Canby approuva ce projet et le colonel Paul était en train de le fignoler lorsque Slough le reprend à son compte. Toutefois, le 21 mars, Canby contremande ses précédentes instructions : *« Ne quittez pas Fort Union pour effectuer la jonction envisagée (…) rassemblez toutes les troupes sûres en attendant les renforts du Kansas, du Colorado et de la Californie (…) Fort Union doit être tenu à tout prix et il faut sauvegarder les communications avec l'Est (…) Harassez l'ennemi par des raids de partisans, entravez ses mouvements, évacuez ou détruisez toutes les ressources qui pourraient lui tomber entre les mains »*.[12] C'est évidemment à un officier expérimenté, le colonel Paul, que s'adresse ce message mais c'est un amateur qui s'investit du pouvoir de les interpréter. Slough n'a aucune formation militaire. Simple juriste promu par « copinage » politique, il imagine déjà le parti que sa carrière tirerait ultérieurement d'une victoire qu'il croyait facile. En dépit des instructions de Canby, Slough décide de surprendre les Texans à Santa Fe avec les troupes de Fort Union. Gabriel Paul s'insurge, proteste que cette initiative outrepasse les ordres, mais rien n'y fait. Slough est pour le moment le seul maître à bord et, le 22 mars, ne laissant qu'une poignée de réguliers dans le fort, il prend la route de Santa Fe avec ses 1.300 hommes.[13]

---

[9] O.R. Series I, vol. IV, p. 53.
[10] Ibid, pp. 534, 646.
[11] Ibid, p. 653.
[12] Ibid, p. 654. Le message de Canby était daté du 16 mars, mais il ne parvient à Slough que le 21 mars.
[13] Ibid, p. 654.

A la même date, la garnison texane de Santa Fe comprenait le bataillon du major Charles Pyron, quatre compagnies du 5e Texas et une poignée de volontaires levés au Nouveau-Mexique, connus comme les « Brigands » du capitaine Phillips.[14] Les raisons qui poussèrent Pyron à se rendre dans les montagnes Sangre de Cristo (entre Santa Fe et Fort Union) ne sont pas clairement établies. Dans son rapport officiel, Sibley mentionne que Pyron lui dressa un rapport détaillé des événements qui suivirent, or ce document n'apparaît nulle part dans les « Official Records ». D'après le témoignage du capitaine Jerome McCown (5e Texas), publié dans le *« Bellville Countryman »* (Texas) du 7 juin 1862, Pyron aurait quitté Santa Fe pour trouver de meilleurs pâturages pour ses montures.[15] Quoi qu'il en soit, il en sort le 25 mars avec un peu moins de 300 hommes et deux howitzers de campagne. Au cours de l'après-midi de cette même journée, les Fédéraux s'arrêtent à Bernal Springs et Slough confie au major Chivington la mission d'attaquer Santa Fe par surprise avec un fort détachement de la colonne. Normalement, cette mission aurait dû échoir à Samuel Tappan, le lieutenant-colonel du régiment, mais Slough et Chivington s'entendent à merveille parce que leur complicité chevauche le même opportunisme. Vers la fin de cet après-midi, Chivington emmène avec lui 180 fantassins et 238 cavaliers. Ses instructions sont de pousser son avance aussi loin que la prudence le lui dictait avant de dresser son camp, d'y rester toute la journée du lendemain et, à la tombée de la nuit, de fondre sur la garnison de Santa Fe.

Ainsi, sans le savoir, Pyron et Chivington cheminent simultanément sur la même piste mais en ses deux extrémités. Venant du Rio Grande, cette piste s'infiltrait dans les Sangre de Cristo Mountains par la passe d'Apache Canyon. Celle-ci était un corridor naturel de plusieurs kilomètres de long, bordé par de hautes collines boisées à forte déclivité. Au sortir de ce défilé, la vallée s'élargissait et ses flancs montagneux s'adoucissaient en des pentes moins escarpées. Le sud de la montagne n'avait guère attiré les foules. Partant de Bernal Springs vers Santa Fe, la piste coupait la rivière Pecos puis rentrait dans les montagnes pour n'en ressortir qu'à Apache Canyon. Ses seuls jalons consistaient en trois ranches : ceux de Johnson, de Pigeon et de Kozloswki. Le premier se trouvait à l'entrée du défilé (en venant de Santa Fe), le second à sa sortie et le troisième - une hostellerie désaffectée - à mi-chemin entre Santa Fe et Bernal Springs

Vers minuit, Chivington parvient au ranch Kozlowski et son propriétaire lui apprend que des patrouilles rebelles rôdaient dans les alentours. Dès lors, pas question de risquer une action anticipée dans un secteur non reconnu et Chivington autorise ses hommes à passer la nuit sur place. Ils avaient marché sans broncher pendant près de 50 km à une cadence accélérée. Repos bien mérité sans doute, quoique pas pour tous. Redoutant que les avant-postes confédérés lui fassent perdre son effet de surprise, Chivington ordonne à l'un de ses lieutenants de prélever vingt de ses meilleurs hommes pour explorer la piste et capturer, coûte que coûte, un piquet ennemi. Vers 2 heures du matin, le lieutenant s'empare de quatre Texans qui ne leur opposent aucune résistance. Dans le jour qui pointait, ils pensaient avoir affaire à leur propre relève. De son entretien avec ses quatre prisonniers, Chivington déduit qu'une force texane dotée d'artillerie campait dans la passe Apache Canyon. Comme il était impossible de la contourner, l'ambitieux major fulmine contre cet imprévu qui contrarie ses glorieux projets et, au lieu d'en informer son colonel, décide d'attaquer l'ennemi, le lendemain à la première heure.

Le 26 mars, à 8 heures du matin, infanterie en tête, le détachement de Chivington reprend sa marche et s'aventure même à plus d'un kilomètre à l'intérieur du canyon. Tout se déclenche à 14 heures précise. Au sortir d'un tournant très serré de la piste, l'avant-garde fédérale heurte de plein fouet un parti de trente Texans commandé par un lieutenant. Qui des deux fut le plus surpris, impossible à savoir, mais débordé par le nombre de leurs assaillants, les Rebelles se rendent sans tirer un coup de feu. C'était maintenant ou jamais car le gros de la troupe du major Pyron allait surgir d'un instant à l'autre. Chivington beugle des ordres : ses fantassins se tassent sur les bas-côtés de la piste pour laisser charger leurs cavaliers puis les suivent en courant. Pour

[14] Thompson, *Civil War in the Southwest*, pp. 80-81, 92-93. Le major Charles Pyron commandait le bataillon du 2nd Mounted Rifles qui avait suivi John R. Baylor à Mesilla et que Sibley incorpora dans sa brigade lors de son arrivée au Nouveau-Mexique.

[15] O.R. Series I, vol. IX, p. 509 ; Hall, *The Confederate Army of New Mexico*, pp. 185-87.

s'alléger, ils balancent tout ce qui peut les gêner dans leurs mouvements : sacs, cantines et couvertures. Indiscutablement, Chivington prenait Pyron à l'improviste. Des coups de gueule secouent les Texans qui forment aussitôt une ligne de tirailleurs, supportée en son centre par les deux howitzers et une compagnie montée. De justesse, les aboiements de ces deux pièces coupent net l'élan des Coloradoans et l'engagement dégénère dans la confusion. Ce fut davantage un combat d'hommes à hommes qu'un affrontement manoeuvrier. Pendant une heure, Chivington s'efforce d'envelopper son adversaire par des mouvements souvent désordonnés de sa cavalerie et de son infanterie tandis que Pyron s'accrochait au moindre relief du terrain pour contenir sa pression. Compte tenu des témoignages et des déclarations traditionnellement contradictoires dans la comptabilité des morts et des blessés, on estime les pertes fédérales à une cinquantaine de tués, de blessés et de disparus et à environ le double chez les Confédérés. Cette estimation inclut les 34 Texans capturés avant l'action proprement dite. Comme il ignore si la brigade rebelle se trouve en mesure de renforcer rapidement Pyron, Chivington le laisse filer dans la nuit tombante par crainte de se jeter lui-même dans la gueule du loup et il permet à ses hommes de bivouaquer à Pigeon's Ranch. Dans le même temps, il avertit Slough de la tournure des événements et de la nécessité de le renforcer d'urgence.[16]

Pendant que Chivington et Pyron se colletaient à Apache Canyon, le 4e Texas du colonel Scurry et un bataillon du 7e Texas progressaient tranquillement dans leur direction. Leurs hommes venaient d'allumer leurs feux quand un « express » de Pyron fait irruption dans leur campement. L'affaire d'Apache Canyon se répand instantanément et le colonel Scurry ne doit pas houspiller ses hommes. Malgré la fatigue de leur marche dans la neige des Sandia et Ortiz Mountains, ils se ruent spontanément sur leur paquetage pour secourir Pyron.[17] Par des concours de circonstances dus au hasard des saisies et réquisitions, leur train de chariots contenait la majeure partie des ressources de la brigade en termes d'armes, de munitions, d'approvisionnement et de vêtements. Ce train, Scurry le confie à la vigilance de deux compagnies commandées par un lieutenant à qui il ordonne de le parquer à proximité de Johnson's Ranch, sur une zone dégagée à proximité de l'entrée de la passe de Glorieta. Le destin de ce train déterminera à la fois celui de Chivington et celui de la campagne de Sibley.

Le 27 mars au matin, en vertu de son rang, le colonel Scurry prend le commandement de toutes les forces texanes présentes sur place. Il examine attentivement le terrain autour de Johnson's Ranch et, le trouvant naturellement propice à la défense, y déploie ses troupes de manière à en contrôler chaque approche. Les flancs des montagnes étaient tellement escarpés en cet endroit que l'attaque ennemie ne pouvait surgir que de front, par la piste rocailleuse au fond du défilé. A 8 heures du matin, Scurry se sent prêt à recevoir la colonne fédérale, mais rien ne bouge. Vers midi apparaît enfin leur fameux train qui avait dû emprunter une route plus carrossable et plus longue. Malgré la tension, les hommes récupèrent à l'aise de leurs fatigues car l'ennemi ne se manifeste toujours pas.

Et pourtant, de l'autre côté, on se remue. Lorsque lui parvient la dépêche de Chivington décrivant le combat à Apache Canyon, le colonel Slough rameute aussitôt son monde et rejoint Chivington à Kozloswki's Ranch au début de l'après-midi du 27 mars. Comme c'eût été de la folie de vouloir déloger l'ennemi par une attaque frontale réduite aux mesures étriquées de la piste, Slough décide de le prendre en tenaille par l'action coordonnée de deux colonnes. L'une, commandée par lui-même et forte de 900 hommes, assaillirait l'ennemi de face pendant que Chivington et le reste de la troupe emprunteraient un sentier de montagne qui aboutissait sur les arrières des Confédérés.[18]

---

[16] O.R. Series I, vol. IX, pp. 530-31 ; Hall, *Sibley's New Mexico Campaign*, pp. 135-36 ; C. Gardiner, *The Pet Lambs at Glorieta Pass*, in « Civil War Times Illustrated », vol. XV, November 1976, p. 33 ; Hollister, *Bodly they Rode*, pp. 97, 101 ; Adrington & Taylor, *The Battle of Glorieta Pass*, pp. 41-55 ; Thompson, *Confederate General of the West*, pp. 278-283, 285-290 ; Thompson, *Civil War in the Southwest*, pp. 167-168 ; Frazier, *Blood & Treasure*, pp. 206-210, 212, 214.

[17] H. Halcomb, *Confederate Reminiscences*, in « New Mexico Historical Review », vol. V, juillet 1930, pp. 318-319 ; Thompson, *Civil War in the Southwest*, pp. 83-84, 88-89, 92-93

[18] O.R. Series I, vol. IX, p. 534 ; Hollister, *Bodly They Rode*, pp. 107-108 ; Gardiner, *Pet Lambs at Glorietta Pass*, p. 33.

Le 28 mars au matin, Scurry prend sur lui de déclencher les hostilités. Il ordonne à ses hommes d'emporter dans leur musette ce qui restait de leur breakfast, assigne un détachement à la garde du train et s'engage dans le canyon avec ses 22 compagnies (700 cavaliers presque tous démontés) et quatre canons, la cinquième pièce étant laissée à la protection du train à Johnson's Ranch. Les Texans n'avaient pas pénétré de plus de 9 kilomètres dans le défilé que leurs scouts les avertissent de la proximité de l'adversaire, à 2 kilomètres à l'ouest de Pigeon's Ranch, dans la passe de Glorieta. Le relief de la passe ne s'adaptant pas à des manœuvres montées, le colonel texan rappelle les cavaliers qui précédaient son avant-garde pour qu'ils mettent leurs chevaux en sécurité. Plantées sur une légère élévation du terrain, les quatre pièces confédérées ouvrent le feu dès que se profilent les premières tuniques bleues dans la forêt. Dans le même temps, Scurry supervise le déploiement de ses hommes qui formaient une ligne transversale au canyon, limitée à sa gauche par une épaisse futaie et à sa droite par une sapinière extrêmement dense.

Vers 10h30, Slough avait concentré son contingent à Pigeon's Ranch. Deux heures plus tôt, Chivington et son parti (400 fantassins) se séparaient du gros de la troupe pour se faufiler dans le dédale rocailleux qui devait les mener sur les arrières de l'ennemi. Il est évident que cette piste secondaire, aucun des officiers n'en avaient entendu parler et c'est Manuel Chavez[19], un officier de la milice néo-mexicaine, qui proposa de les y guider. Quoique la bataille de Glorieta Pass fût importante, notre objet n'est pas de s'immerger dans ses péripéties. En tout état de cause, ce fut Chivington qui la marqua de son empreinte. En raison de la nature accidentée et très boisée du terrain, cette bataille se caractérise surtout par des combats individuels entre groupes ou compagnies opposées. L'artillerie fédérale tenait le centre de sa ligne, en travers de la piste principale, soutenue par de la cavalerie et un peu d'infanterie sur sa gauche et par essentiellement de l'infanterie sur sa droite. La progression texane épousa une formation à peu près similaire, sauf que tous étaient à pied. Lors de la première phase des combats, le centre de Slough se replie sur Pigeon's Ranch pour éviter le débordement sur ses flancs. Durant les deux phases suivantes et à l'issue de corps à corps d'une grande sauvagerie, plusieurs compagnies texanes réussissent enfin à envelopper complètement la gauche ennemie. Slough ordonne la retraite et ses hommes se replient en désordre sur Kozlowski's Ranch. Ereintés par leurs pertes et trop dispersés dans la passe, les Texans ne les poursuivent pas. Ils ont battu l'ennemi, mais ont-ils vraiment gagné la bataille ?[20]

Pendant que les forces de Scurry et de Slough s'étripaient dans la passe de Glorieta, Chivington et ses 400 hommes suivaient leur guide providentiel sur une piste de montagne. En début d'après-midi, ils parviennent au sommet d'une des collines qui surplombait l'entrée du canyon, neutralisent l'une des rares sentinelles postées sur les hauteurs par Scurry et s'arrêtent pour contempler leur proie : le camp rebelle où, à peu de choses près était accumulé l'essentiel des réserves de la brigade. Pour la suite, cédons la parole à l'un des participants de cette opération : *« Juché à plus de mille pieds (300m) au-dessus du camp texan, Manuel Chavez observa longuement sa disposition (…) « Pas plus de 250 hommes, bien pesé ! » fit-il remarquer à Chivington, « vous êtes juste au-dessus d'eux ». Pendant une heure, nous avons scruté les alentours sans que l'ennemi s'en doute. (…) S'étant assuré que l'attaque du camp ne présentait aucune difficulté majeure, il (Chivington) donna le signal à ses hommes : « en simple file, au pas accéléré, chargez ». Sur-le-champ, les hommes dévalèrent les flancs de la colline (…), d'abord à l'aide de cordes ou en s'agrippant les uns aux autres par la bretelle de leur fusil puis n'importe comment : à quatre pattes, par petits bonds successifs, et en se laissant glisser. Ils n'en étaient qu'au quart de la descente lorsque la chute de morceaux de rochers sur la pente de*

[19] Le lieutenant-colonel Manuel Chavez avait commandé en second le 2e régiment de la milice néo-mexicaine qui combattit sous Canby à Valverde.

[20] Pour un examen plus approfondi de cette bataille, voir : O.R. Series I, vol. IX, pp. 535-545, 660 ; Edrington & Taylor, *Battle of Glorietta Pass* ; Hollister, *Bodly They Rode*, 111-118 ; Hall, *Sibley's New Mexico Campaign*, pp. 148-155 ; Gardiner, *Pet Lambs at Glorieta*, p. 35 ; Noël, *History of the Old Sibley Brigade*, pp. 131-146 ; R. Mc Coy, *The Battle of Glorieta Pass*, in « New Mexico Magazine », août 1951 ; Halcomb, *Confederate Reminiscences*, pp. 319-322 ; Thompson, *Civil War in the Southwest*, pp. 92-98 ; Frazier, *Blood and Treasure*, pp. 206-208, 212 ; Alberts, *Rebels on the Rio Grande*, pp. 75-86.

la colline et dans les petits arbres attira l'attention des hommes du camp. Aussitôt huit artilleurs s'affairèrent auprès de leur « 6-pounder » et ouvrirent le feu sur nos compagnies qui déboulaient en désordre, mais sans toucher personne. Hurlant comme des Indiens sauvages, les hommes de Chivington se reformèrent dès qu'ils eurent atteint le bas de la colline. Effrayés, certains gardes et conducteurs de chariots grimpèrent sur les chevaux et mules à leur portée et détalèrent en direction de Santa Fe tandis que d'autres fuyaient à toute vitesse vers l'est du canyon. Il n'est pas difficile d'expliquer le désordre de ce camp. Le colonel Scurry n'avait pas du tout envisagé que Chivington puisse surgir sur son flanc. En outre, le détachement qu'il avait assigné à la garde du train était plus nombreux que celui auquel nous eûmes affaire. Plus tard, durant mon séjour au Nouveau-Mexique, le capitaine qui commandait la garde du camp m'apprit que, dans son détachement, figuraient deux compagnies de Texans allemands. Quand ils entendirent le bruit de la canonnade à Pigeon's Ranch, ils déclarèrent qu'ils s'étaient engagés « pour conquérir la gloire en combattant et pas en gardant des mules et des provisions ». Il fut impossible de les retenir davantage et ils coururent dans le canyon pour prêter main-forte à leurs camarades ».

« Ne sachant pas que très peu d'hommes étaient restés au camp et craignant une embuscade, le major Chivington forma ses premières compagnies en ordre de bataille et les fit manœuvrer de manière à éviter une attaque si des forces ennemies se dissimulaient sous le couvert. Simultanément, il ordonna au capitaine Wynkoop de prendre une vingtaine d'hommes pour neutraliser le canon ennemi placé sur une légère éminence du terrain. Si son tir ne nous causait aucun dégât, il pouvait se révéler destructeur à courte distance. Une seule salve des hommes de Wynkoop suffit à tuer trois des servants de la pièce et à en blesser quelques autres. Chivington divisa alors ses troupes en deux colonnes. L'une devait s'emparer du monticule où se trouvait le howitzer ennemi et, l'autre, se rendre maître du train. Le capitaine Lewis effectua le premier mouvement, le plus dangereux de tous. Avec l'aide du lieutenant B.N. Sanford (…), il escalada le monticule, encloua la pièce, bourra sa gueule avec un projectile de six livres et fit rouler son caisson vers la base du monticule où ses roues se brisèrent en fin de course. En outre, il bouta le feu aux munitions sorties pour le canon (…) Durant cet exploit, le lieutenant Sanford exposa dangereusement sa vie. Il inspecta également les ravins des alentours pour y déloger les Texans qui s'y seraient terrés. Il en captura plusieurs. L'autre colonne chargea et encercla le train sans rencontrer de vive opposition. Il s'agissait d'environ 73 chariots lourdement chargés. Ils contenaient des munitions, des vivres, du fourrage, les bagages des officiers et des articles médicaux : tout ce qui était essentiel à une petite armée en campagne. Vu les circonstances, ceux qui venaient de s'en emparer n'avaient pas la possibilité de les emporter. Pour que les envahisseurs ne puissent plus les utiliser, la seule solution était de les détruire sur-le-champ. Tous les chariots furent renversés et incendiés avec leur contenu. Dans l'un d'entre eux, les Rebelles avaient empilé des selles sur des barils de poudre. L'explosion de ceux-ci projeta les selles à plus de 60 mètres de haut. Dans un autre cas, l'explosion de leurs munitions au milieu d'un tas d'objets blessa l'un des nôtres, la seule victime de notre expédition. (…) »

« Tandis que nos troupes observaient les ruines fumantes du train, un messager confédéré à cheval fit irruption sur les lieux puis tourna bride brusquement pour filer à toute allure sur Pigeon's Ranch où les troupes de Slough et de Scurry se combattaient encore. Il est fort probable que ses informations incitèrent le colonel Scurry à proposer un cessez-le-feu au colonel Slough juste avant la tombée de la nuit. Il nous restait à infliger un dernier dommage aux Confédérés (…) Leurs chevaux et mules étaient regroupés dans un corral situé à un peu plus d'un kilomètre. Quoique l'estimation de leur nombre variât considérablement, il y en avait entre 500 et 600. Comme nous ne pouvions pas les emmener avec nous, nos hommes les tuèrent avec leurs baïonnettes. Si nous les avions laissées en vie, leurs propriétaires les auraient utilisés dans la poursuite de leur campagne. La troupe de Chivington libéra cinq soldats de l'Union qui avaient été faits prisonniers (…) et emmena 17 prisonniers texans dont deux officiers. Une rumeur se répandit rapidement dans nos rangs, selon laquelle approchait un fort parti de Rebelles. Nous décidâmes alors de ne pas rallier Kozlowski's Ranch par la passe, mais par la route que nous avions empruntée afin d'éviter d'être pris en tenaille par l'ennemi. La

nuit était tombée lorsque l'entièreté de notre force eut regagné les hauteurs dont elle avait dévalé. C'est de là que nous remarquâmes que quatre chariots remplis de matériel militaire avaient échappé à notre destruction. Quatre de nos hommes se portèrent volontaires pour les incendier. Ils accomplirent cette tâche en moins d'une heure. »

« C'est alors qu'un lieutenant apporta à Chivington un message du colonel Slough qui lui ordonnait de regagner d'urgence Kozlowski's Ranch pour y rejoindre ses troupes. Il y eut alors des discussions sur le chemin qu'il nous faudrait suivre pour le retour. Le lieutenant-colonel Chavez refusa de prendre la responsabilité de nous guider sur une piste différente de celle qui nous avait conduits jusqu'ici. La discussion tournait en rond quand surgit le Père Ortiz, un prêtre catholique qui officiait dans un hameau proche des ruines du Pecos. Il s'adressa aux officiers en espagnol et proposa de les conduire jusqu'à leur camp (Kozloswki's Ranch) par des sentiers de montagnes qui raccourciraient leur course. Il ajouta que si, au retour, ils utilisaient la même piste qu'à l'aller, ils se heurteraient aux troupes de Scurry. Chavez connaissait bien le prêtre, comprit ce qu'il disait et conseilla à Chivington de lui faire confiance. Dans une totale obscurité, par des défilés étroits et sur une piste inconnue, la colonne le suivit en parfaite sécurité jusqu'à la route principale, près du village de l'ancien Pecos où Chivington avait quitté le gros des forces de Slough avant la bataille. (…) Un peu plus tard, vers 22 heures, fatigués et souffrant énormément de la soif, Chivington et ses hommes rejoignirent leurs camarades. »[21] Les hommes et les officiers de Slough se régalèrent du récit de la destruction du train texan. La défaite qu'ils venaient de subir se métamorphosait soudainement en victoire aussi imprévisible qu'inespérée.

Une étude très récente de l'événement vient d'oblitérer le mythe de « Padre Ortiz, le guide providentiel ». En dépit de recherches approfondies, aucun « Père Ortiz » n'aurait vécu dans la région du Pecos en 1862. En revanche, d'autres sources, originales et secondaires, confirment qu'un autre personnage assuma effectivement le rôle attribué au légendaire Ortiz. Il s'agissait d'Alexander Grzelachowski, dit « Padre Polaco » (ou Père polonais), l'aumônier du 2e régiment de la milice du Nouveau-Mexique, dont Manuel Chavez était le lieutenant-colonel, ce qui explique que le témoin des événements écrivit que Chavez et le « Père » en question se connaissaient bien.[22]

Le lendemain, à 8 heures, le camp fédéral à Kozlowski's ranch retentit d'une nouvelle fébrilité. La troupe interprète ce remue-ménage comme l'indice d'une reprise des hostilités et beaucoup s'en inquiètent car leur affrontement avec les Texans avait sensiblement tiédi leur ardeur combative. Ce n'était que l'ordre de se replier sur Fort Union avec armes et bagages. Slough n'ose pas reprendre l'offensive et prétexte que l'ennemi s'est trop bien retranché. En réalité, il appréhende les conséquences de sa désobéissance aux ordres du colonel Canby et craint d'aggraver encore sa situation. Ce manque de cran permet à une grande partie de la brigade Sibley d'échapper à l'annihilation. L'un des Texans présents à Glorieta Pass reconnut que la destruction du train les avait privés de vivres et surtout de munitions. Le 2 avril au matin, la colonne fédérale reprend ses quartiers à Fort Union avec beaucoup plus d'humilité qu'à son départ. Véritablement tétanisé par son échec, Slough rédige sa démission et retransmet le commandement des troupes et du fort au colonel Gabriel Paul. Trois jours plus tard, Scurry et ses hommes réintègrent Santa Fe. Ils y arrivent éreintés, affamés et dans le plus complet désordre. Comme l'aurait dit Churchill, la campagne de Sibley était arrivée à la fin de son commencement, maintenant elle entamait le commencement de sa fin.[23]

L'illustration de l'entête de cet article est une copie de la toile "Glorieta Pass, the fight for sharpshooter's Ridge" de l'artiste américain Ray W. Forquer. La CHAB remercie Ray Forquer pour lui avoir accordé le droit de reproduction exclusif de son œuvre.

---

[21] W.W. Whitford, *The Battle of Glorieta Pass ; The Colorado Volunteers in the CW*, Glorieta, 1971, pp. 118-123.

[22] F.C. Kajencki, *The Battle of Glorieta Pass : Was the Guide Ortiz or Grzelachowski ?*, in « New Mexico Historical Review », vol. LXII-1-1987, pp. 47-54 ; Edrington & Taylor, *Battle of Glorieta Pass*, pp. 89-100.

[23] O.R. Series I, vol. IX, pp. 535-539 ; Hollister, *Bodly They Rode*, pp. 117-120 ; Hall, *Sibley's New Mexico Campaign*, p. 159 ; Halcomb, *Confederate Reminiscences*, pp. 318-322.